

L'étude du décor, du façonnage et de la mise en œuvre de la pierre et son impact sur la compréhension du chantier gothique

*Le cas de la nef et de la façade occidentale
de la collégiale Notre-Dame à Dinant (XIV^e-XV^e siècle)*

Antoine BAUDRY et Aline WILMET

Le 22 décembre 1227, un immense bloc se détache du promontoire rocheux bordant le flanc oriental de la cité de Dinant et s'écrase sur un des flancs de la collégiale Notre-Dame. Les dégâts matériels importants contraignent les chanoines à rebâtir l'édifice en débutant par les parties les plus meurtries par la catastrophe, soit le chœur et le transept, entre approximativement 1230 et 1250¹. La nef et la façade, probablement peu impactées par l'évènement, sont quant à elles érigées ultérieurement, l'arrêt de chantier entre les parties orientales et occidentales se situant à la jonction du transept et de la nef (fig. 1 et 2). Cette seconde phase de chantier est datée par plusieurs auteurs de la seconde moitié du XIII^e siècle, principalement sur la base de critères typo-chronologiques couplés à l'interprétation de divers textes médiévaux (cf. *infra*). Cette hypothèse a récemment été passée au crible de l'analyse archéologique du bâtiment et ce, au bénéfice de deux études, l'une portant sur les maçonneries du gros œuvre de la collégiale², l'autre, sur le décor sculpté des édifices gothiques de la vallée mosane³. Le croisement des données récoltées permet de restituer le déroulement général de

¹ Baudry 2013 : 7-65.

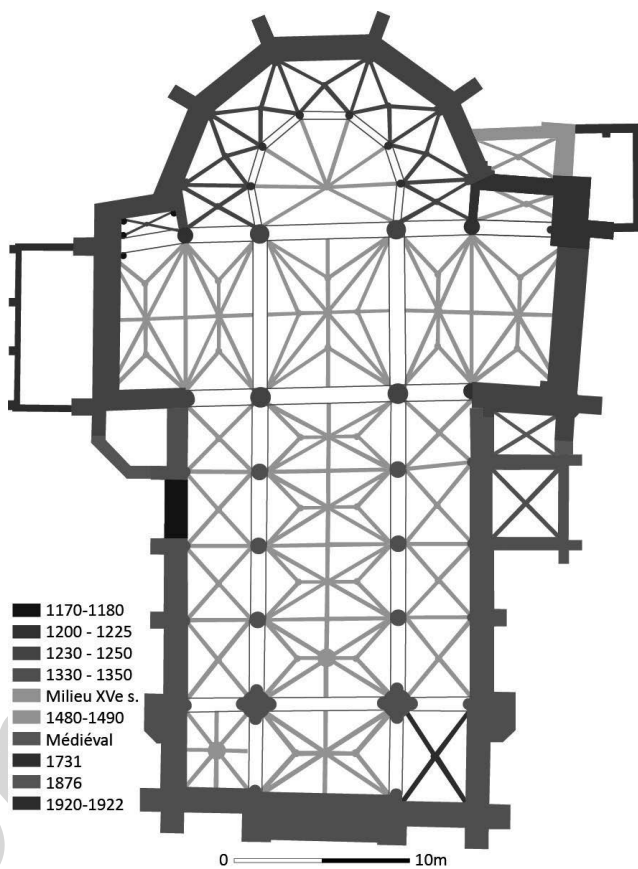
² Baudry 2016 : 59-88.

³ Wilmet 2017a.

ce chantier, dont les phases s'échelonnent entre le deuxième quart du XIV^e siècle et le milieu du XV^e siècle⁴.

État de la question : un chantier du xiii^e siècle ?

Compte tenu de la disparité notable entre la datation traditionnellement avancée par nos prédécesseurs et la nouvelle chronologie aujourd'hui établie par l'étude archéologique du bâti, un détour historiographique s'avère plus que nécessaire pour identifier les origines et les raisons d'une telle interprétation.



Phasage chronologique : Antoine Baudry
 D'après un plan dressé par Chrétien Veraart et conservé à Liège, Centre d'Archives et de Documentation de la C.R.M.S.F., fonds de la C.R.M.S.F., dossier Dinant 1.1.

Fig. 1. Dinant, Notre-Dame, plan chronologique de la collégiale
 (© A. Baudry, d'après un plan conservé au Centre d'Archives et de Documentation de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles à Liège)

⁴ Pour une première vue synthétique de ces recherches, voir Wilmet et Baudry 2017 : 28-30.

Dans son célèbre *Mémoire sur l'architecture ogivale en Belgique* publié en 1840, Antoine Guillaume Bernard Schayes date l'ensemble de la collégiale du XIII^e siècle sur la base des critères typo-chronologiques alors dominants dans les premières études d'histoire de l'architecture⁵. Reprise par tous les auteurs au cours du XIX^e siècle, cette hypothèse est ensuite resserrée par le curé Auguste Tichon lors du *XVI^e congrès de la fédération archéologique et historique de Belgique*, tenu à Dinant en 1904. En effet, celui-ci situe la construction de la collégiale gothique entre 1227 et 1279, la première date correspondant à la destruction de l'église précédente par la chute d'un pan de rocher, la seconde, à une charte évoquant l'affluence des pèlerins dans l'édifice à cette date, toutes deux interprétées comme des *termini post et ante quem*⁶. Cette proposition est ensuite affinée par le curé Évariste Hayot dans l'article monographique de l'église qu'il publie en 1950. Celui-ci met alors en exergue un passage des chroniques du moine cistercien Gilles d'Orval mentionnant l'achèvement de certains travaux sur le site vers 1247-1251. Observant un arrêt de chantier flagrant entre le transept et la nef, Évariste Hayot mobilise cette chronique médiévale pour scinder le chantier dinantais en deux phases principales : le cœur et le transept, entre 1227 et 1247-1251, et les parties occidentales, entre 1247-1251 et 1279⁷.

Depuis lors, cette datation n'a jamais été remise en question et est validée dans toutes les publications traitant de l'édifice⁸. À la lumière des données exposées

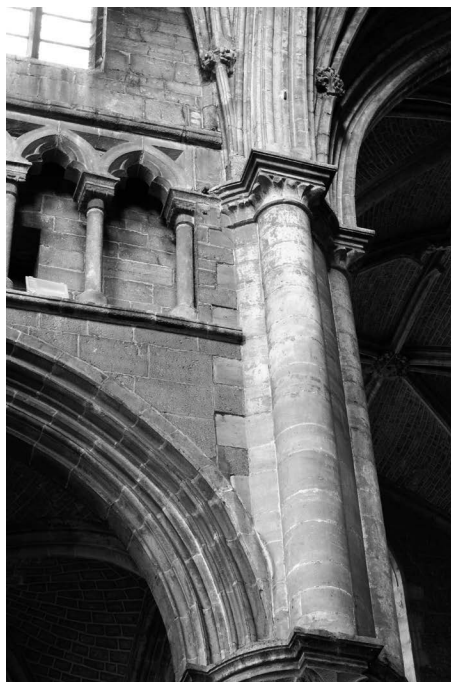


Fig. 2. Dinant, Notre-Dame, l'arrêt de chantier entre le transept et la nef est évidente (© A. Baudry)

⁵ Schayes 1840 : 92-93.

⁶ Tichon 1904 : 575. La première date, probablement issue d'une chronique médiévale aujourd'hui non identifiée, est consignée dans Fisen 1642 : 491. La seconde est éditée dans Bormans 1880 : 72-76.

⁷ Hayot 1950 : 48-49.

⁸ Excepté les publications de l'entre-deux guerres qui, réalisées dans le contexte de la restauration de la collégiale, datent les parties occidentales de l'église du XIV^e siècle, sans avancer le moindre argument, bien qu'il faille probablement y voir une première réflexion sur l'insertion des portails dans le bâti (Baudry 2016 : 67 et note 21). Cette datation n'a toutefois pas été plébiscitée au cours des décennies suivantes.

ci-dessus, un examen critique s'impose toutefois. En effet, la date de 1247-1251, si elle constitue effectivement un repère fiable pour l'achèvement des parties orientales amorcées après la catastrophe de 1227⁹, ne correspond cependant à aucune initiative réalisée sur les parties occidentales du monument ; tout au plus constitue-t-elle un *terminus post quem*, au demeurant des plus vagues. La date de 1279 avancée par Auguste Tichon, quant à elle, ne peut en aucun cas faire office de *terminus ante quem* pour sceller la chronologie des parties occidentales dans la seconde moitié du XIII^e siècle. En effet, l'évènement rapporté dans ce document n'évoque ni chantier ou consécration, encore moins la nef ou la façade du bâtiment ; elle ne renseigne que l'affluence de pèlerins à cette époque, ce qui ne constitue pas une preuve tangible pour dater le bâti gothique.

En somme, la datation aujourd'hui retenue pour les parties occidentales de la collégiale a été obtenue au cours de la première moitié du XX^e siècle à la suite d'une interprétation faussée de plusieurs textes médiévaux par deux auteurs, Auguste Tichon et Évariste Hayot, dont la pensée était elle-même inféodée à la chronologie de l'église élaborée en 1840 par Antoine Guillaume Bernard Schayes sur la base de critères typo-chronologiques à l'époque séduisants mais aujourd'hui largement dépassés.

En préambule, quelques remarques méthodologiques

L'étude archéologique des parties occidentales de la collégiale dinantaise se heurte d'emblée à plusieurs obstacles qui conditionnent en grande partie les méthodes déployées ainsi que les résultats obtenus. D'abord, comme évoqué ci-dessus, aucun texte médiéval ne peut être sollicité pour dater cette partie de l'édifice ; tout au plus, les archives de la restauration effectuée après le sac de 1466 renseignent qu'à cette date, la collégiale semble achevée, bien que ces données, essentiellement comptables et souvent difficiles à interpréter, doivent être traitées avec la plus grande prudence¹⁰. Ensuite, il faut mentionner la destruction des charpentes médiévales de la collégiale en août 1914, oblitérant ainsi de précieuses informations sur l'évolution du chantier médiéval (fig. 3)¹¹. Ajoutons à ces écueils une élévation reprenant les lignes maîtresses de celle adoptée dans les parties orientales au cours du deuxième quart du XIII^e siècle et l'absence de rupture de maçonnerie évidente ou changement de parti significatif dans les cinq travées de la nef (fig. 4 et 5). L'impression se dégageant de ces observations est donc celle d'un bâti homogène, réalisé au cours d'une phase de chantier courte et cohérente tournée vers le XIII^e siècle, ce qui a probablement influencé les datations avancées jusqu'à présent dans la littérature. Enfin, signalons qu'aucune fouille archéologique de sous-sol n'a été réalisée dans ces espaces.

Compte tenu de ces remarques, l'étude des parties occidentales de la collégiale ne peut à ce jour être réalisée qu'en opérant une lecture approfondie des maçonneries

⁹ Baudry 2013 : 7-65.

¹⁰ Baudry et Joly 2016 : 123-137.

¹¹ À l'exception de celles du déambulatoire et de la chapelle de la Compagnie des Anglais, au demeurant non datées (Verbeek *et al.* 2016 : 147-148). Les charpentes primitives de la nef avaient hélas déjà été incendiées et détruites en 1466 (Baudry et Joly 2016 : 124-129).

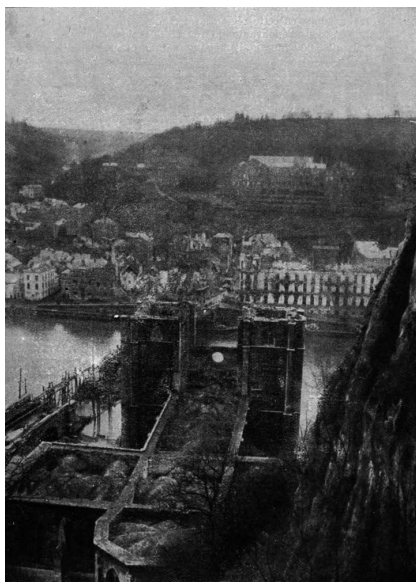


Fig. 3. Dinant, Notre-Dame, la collégiale après l'incendie d'août 1914 (© Universiteitsbibliotheek Gent, topografische collectie)



Fig. 4. Dinant, Notre-Dame, élévation du chœur (© A. Baudry)



Fig. 5. Dinant, Notre-Dame, élévation de la nef (© A. Baudry)

en pierres. Ces dernières ont certes été impactées par les incendies de 1466 et 1914 et par les restaurations successives des xv^e, xix^e et xx^e siècles¹², mais demeurent néanmoins suffisamment préservées pour autoriser une telle approche¹³. Pour ce faire, la méthodologie développée dans le cadre du présent article allie une lecture approfondie de l'ornement sculpté à une étude comparative et statistique des procédés de façonnage et de mise en œuvre des maçonneries ordinaires en calcaire de Meuse, dont l'efficacité tient autant à la préservation qu'à l'accessibilité de la plupart des parements intérieurs des tours¹⁴. En outre, les résultats de ces analyses sont corrélés aux datations stylistiques des portails éprouvés par plusieurs études ces dernières décennies¹⁵. Enfin, signalons qu'en raison de moyens logistiques modestes et de l'inaccessibilité de certaines parties du bâtiment, aucun relevé pierre à pierre n'a pu être ici réalisé. Le phasage obtenu évoque donc l'élan général de la construction, et non un déroulé précis, ciselé au bloc près.

Le chantier des parties occidentales

Le premier registre et les colonnes de la nef

La première phase de construction comprend le premier registre des cinq travées de la nef, l'arrêt de chantier se situant probablement sous le cordon inférieur du triforium. Les maçonneries ordinaires de cette partie du bâtiment sont malheureusement peu accessibles et ont été en grande partie ravagées par les flammes et/ou abondamment restaurées, ce qui entrave pour l'heure toute analyse approfondie systématique du gros œuvre. Les blocs primitifs préservés – notamment aux colonnes, aux portails et dans les tourelles d'escalier de la façade occidentale – témoignent d'un façonnage à la broche employée en taille pointée à gros éclats¹⁶ ou en taille brochée¹⁷, et sont pourvus de ciselures périmétrales variant entre 1,5 et 2 cm, trahissant l'ancrage de ces espaces non pas au xiii^e siècle, mais bien au xiv^e siècle¹⁸. Notons par ailleurs qu'excepté les colonnes cantonnées de la première travée soutenant les tours, toutes les colonnes de la nef présentent un diamètre identique de 110,13 cm, indice supplémentaire de l'homogénéité du bâti, même si un réemploi de gabarit n'est pas à exclure.

¹² Baudry 2015 : 31-72 ; Baudry et Joly 2016 : 123-137 ; Baudry 2019 : 7-24.

¹³ Parmi les maçonneries particulièrement impactées par les incendies et/ou les restaurations, signalons les soubassements de la nef, les parements du triforium orientés vers les combles des collatéraux, le troisième étage des tours ainsi que les faces extérieures de ces mêmes tours, excepté les murs orientaux, et la tourelle d'escalier méridionale. Enfin, précisons que le deuxième étage de la tour nord n'est pas accessible car son plancher a été démonté et son entrée obturée (Baudry 2016 : 68-73).

¹⁴ Pour le rez-de-chaussée et les deux premiers étages toutefois.

¹⁵ Didier 1993 : 15 et 52 ; Didier 1995 : 131-136 ; Deleau 2009 : 79-87

¹⁶ La taille pointée est menée à la pointe (dite aussi broche dans le vocabulaire de l'outillage réservé à la taille de la pierre) et parfois au ciseau grain d'orge entraînant des impacts punctiformes plus ou moins denses sur la face de parement. Une taille pointée à gros éclats est une taille menée à la pointe offrant une faible densité d'impacts.

¹⁷ La taille brochée est menée à la pointe (dite aussi broche) et parfois au ciseau bédane (offrant un taillant droit étroit de 0,2 à 0,5 mm) formant des sillons obliques sur la face de parement.

¹⁸ Baudry 2016 : 74-75, 79-80.

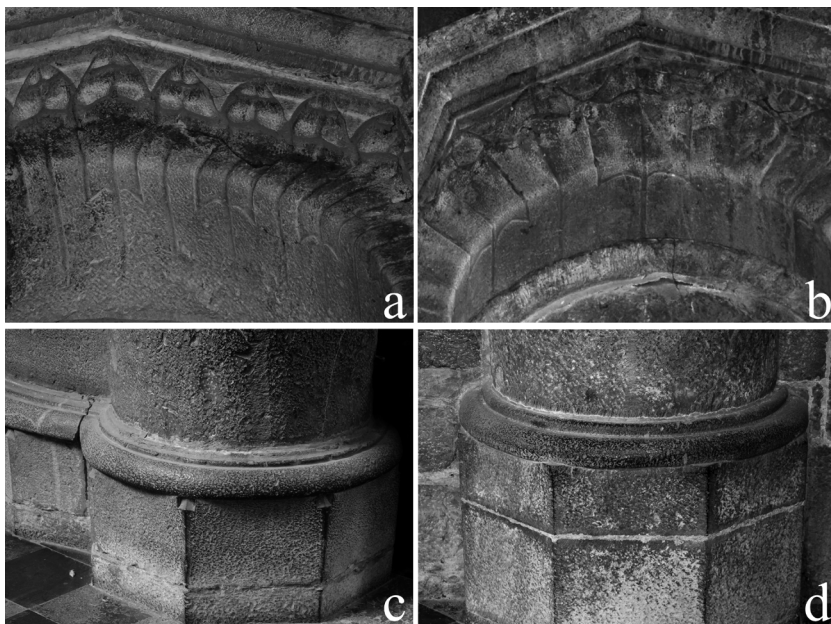


Fig. 6. Dinant, Notre-Dame, techniques de taille des chapiteaux et bases de la nef (a. chapiteau du vaisseau central, taille brochée ; b. chapiteau du bas-côté, taille pointée ; c. base du vaisseau central à congés, taille pointée ; d. base du bas-côté, taille pointée)

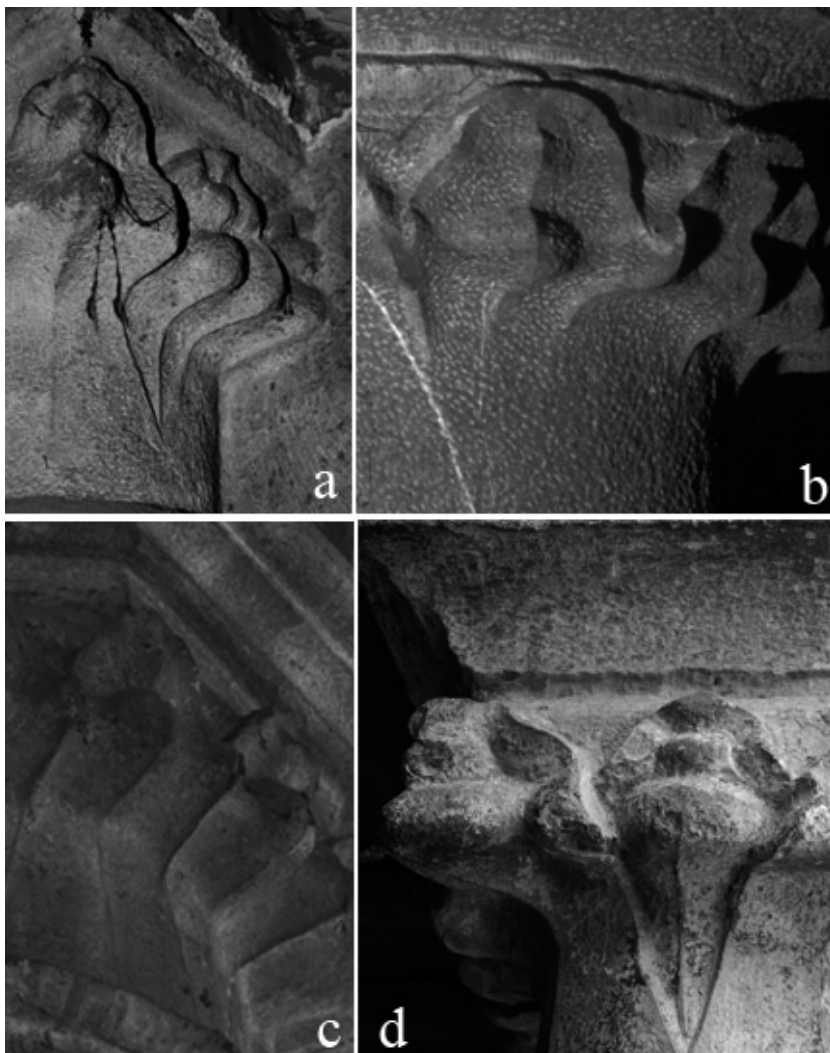
© A. Wilmet.

L'étude des traces d'outils sur les chapiteaux révèle l'emploi d'une taille pointée fine entreprise à la broche ou au ciseau grain d'orge dans les bas-côtés, et d'une taille brochée fine à la pointe ou au ciseau bédane dans le vaisseau central. Quant aux bases, elles sont majoritairement taillées à l'aide de la broche ou du ciseau grain d'orge en taille pointée fine, bien que le socle de quelques-unes porte les traces d'une taille brochée menée à la pointe (fig. 6). Ces outils sont courants durant le XIV^e siècle et tranchent avec l'usage de la broche et du ciseau grain d'orge employés en taille pointée fine et de la gradine, plus caractéristiques du milieu et de la seconde moitié du XIII^e siècle¹⁹.

Les formes ornementales privilégiées dans la nef témoignent également d'une certaine homogénéité. Les bases simples, de plan octogonal, disposent d'une base moulurée à corps de moulures torique. Les bases à colonnes engagées supportant les tours entre la première et la deuxième travée sont dotées de petits congés rectangulaires, citation d'un détail ornemental fréquent dans l'architecture du nord de la France dans la première moitié du XIII^e siècle, mais toujours employé au début du XIV^e siècle à l'église Saint-Urbain de Troyes²⁰. Quant aux chapiteaux à

¹⁹ Wilmet 2016 : 13-34 ; Doperé 2006 : 60-77.

²⁰ Tricoit 2006 : 20.



*Fig. 7. Chapiteaux dotés de feuillage à double gonflement globulaire
(a. Liège, Saint-Paul, 1328-133d ; b. Liège, Sainte-Croix, 1331-1332d ;
c. Dinant, Notre-Dame, milieu du xive siècle ;
d. Tongres, Notre-Dame, milieu du xive siècle) © A. Wilmet*

crossettes, formant un ressaut à angle droit dans le quart supérieur de la corbeille, ils sont ornés de feuilles lancéolées, panduriformes et hastées disposées en corolle. Le modelé du feuillage, caractérisé par un double gonflement globulaire prononcé de la nervure médiane des feuilles, est fréquent dans l'ornementation du courant du xiv^e siècle, comme en témoignent les chapiteaux du triforium de la collégiale

Saint-Paul (1328-1330d) et de la nef de la collégiale Sainte-Croix (1331-1332d) à Liège (fig. 7)²¹.

Dans le bas-côté sud, deux culots ornés de bustes et visages féminins témoignent d'un niveau d'élaboration hors du commun dans la production du décor sculpté architectural mosan (fig. 8b et 8e). Le traitement de la coiffe et du voile offre des similitudes avec les écoinçons ornés des arcatures du soubassement du chœur de la collégiale de Huy (vers 1310-1320) et ceux de l'église Saint-Martin à Asse (vers 1360-1400) (fig. 8f)²². Le traitement très soigné des sourcils, matérialisés par une légère arête, rappelle celui de la statuaire mosane des années 1330-1340²³. Quant aux yeux en amandes bordés des paupières formant de fin bourrelets, ils peuvent être comparés à ceux des têtes provenant du tympan de la *Résurrection* de la collégiale Sainte-Croix à Liège et des statues du portail dit « le Bethléem » à Huy (vers 1340)²⁴. La forme des yeux du buste féminin de Dinant est cependant plus arrondie. Cette caractéristique, ainsi que la présence de pupilles finement sculptées, rappelle les yeux des satyres et hermès grimaçants des écoinçons du triforium de la nef de la collégiale Saint-Paul à Liège associés à la phase de construction datée par la dendrochronologie des années 1290-1300 et

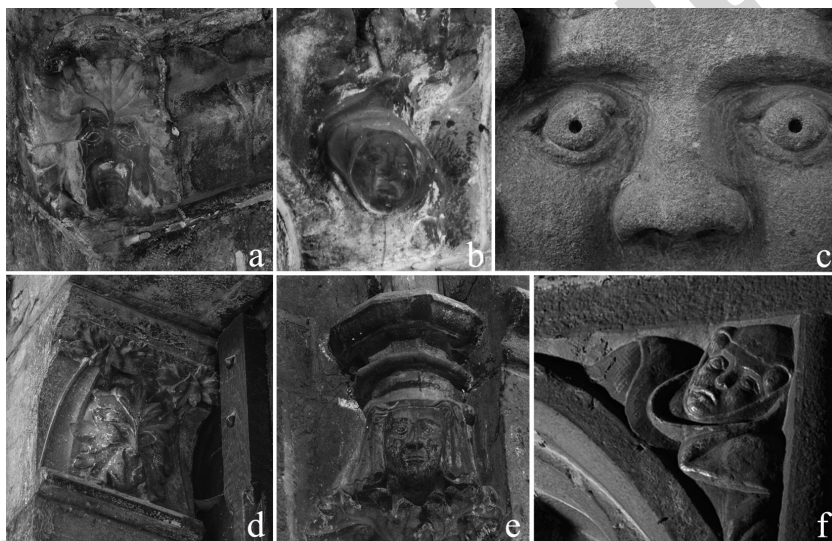


Fig. 8. Dinant, Notre-Dame, culots figuratifs et leurs comparaisons
 (a. et b. Dinant, Notre-Dame, culots de la 2^e travée du bas-côté sud ;
 c. Liège, Saint-Paul, détail d'un écoinçon de la 4^e travée sud, 1290-1300d ;
 d. Dinant, Notre-Dame, culot de l'ébrasement du portail méridional (vers 1340) ;
 e. Dinant, Notre-Dame, culot à buste féminin de la 2^e travée du bas-côté sud ;
 f. Huy, Notre-Dame, écoinçons des arcatures du soubassement du chœur, vers 1310-1320)

© A. Wilmet

²¹ Wilmet 2017a : 143 et 216.

²² Wilmet 2017a : 216

²³ Didier 1995 : 127-136.

²⁴ Didier 1995 : 127.

1328-1330 (fig. 8c). Ce traitement se rencontre également sur le masque feuillu qui orne le deuxième support du bas-côté sud de la collégiale de Dinant et offre de fortes similitudes avec celui relevé sur l'imposte de l'embrasement ouest du portail méridional (fig. 8a et 8d)²⁵. Ainsi, cette première campagne de construction s'avère être contemporaine des portails méridional et occidental, parfaitement liaisonnés avec le bâti et datés respectivement vers 1340 et 1350²⁶.

Une élévation en deux temps : l'édification du premier étage de la façade occidentale et du triforium de la nef

Peu de temps après l'érection du premier registre de la nef, le chantier se poursuit par l'édification des parties hautes. Bien que l'ornementation et le gros œuvre offrent, de prime abord, un aspect homogène, plusieurs indices techniques et formels permettent de distinguer deux campagnes de construction différentes, l'une au nord et l'autre au sud, englobant à chaque fois l'intégralité du triforium et du premier étage de la façade occidentale.

Dans un premier temps, la construction se focalise sur le premier étage de la tour nord et l'ensemble du triforium nord jusqu'au seuil des baies du clair-étage. Dans l'espace intérieur de la tour, les maçonneries ordinaires portent les traces de la taille pointée à gros éclats avec une ciselure périmétrale variant entre 2,5 et 3 cm, bien qu'une taille brochée, toutefois minoritaire, soit également présente (ratio de 6,4 pour 1). Ces données, couplées à la chronologie des parties basses abordées précédemment, plaident pour une datation dans la seconde moitié du XIV^e siècle²⁷.

Les chapiteaux à crossettes du triforium nord se caractérisent par l'usage de feuilles rubanées animées d'un relief modéré et disposées en corolle sur un plan (fig. 9a). Ce traitement est comparable à certains exemplaires de chapiteaux d'édifices mosans datés de la fin du XIII^e et du courant du XIV^e siècle, voire même du début du XV^e siècle. En témoignent, notamment, les chapiteaux du cloître de la collégiale de Tongres (milieu du XIV^e siècle), ceux du vaisseau central de la nef et du triforium de la collégiale Saint-Paul à Liège (1290-1300d et 1328-1330d) ou de la tour de cette dernière (1390-1417), ceux du vaisseau central de la nef de Sainte-Croix à Liège (1331-1332d), ou encore, ceux de l'église des dominicains (1392-1397d) et de l'église des franciscains à Maastricht (1392d) (fig. 9). L'analyse des traces d'outils menées sur les chapiteaux, les fûts de colonnettes et les arcatures trilobées en calcaire de Meuse, met en évidence l'emploi de la broche ou du ciseau grain d'orge employés en taille pointée, techniques privilégiées dans le courant du XIV^e siècle²⁸.

Dans un second temps, le premier étage de la tour sud et le triforium sud, jusqu'au seuil des baies du clair-étage, sont érigés à la suite de l'élévation nord. Dans la tour, les maçonneries ordinaires sont majoritairement façonnées en taille pointée à gros éclats avec une ciselure périmétrale oscillant entre 3 et 4 cm, la

²⁵ Wilmet 2017a : 216 et 217

²⁶ Deleau 2009 : 79.

²⁷ Baudry 2016 : 74-75, 80.

²⁸ Wilmet 2016 : 15, 25 et 50.

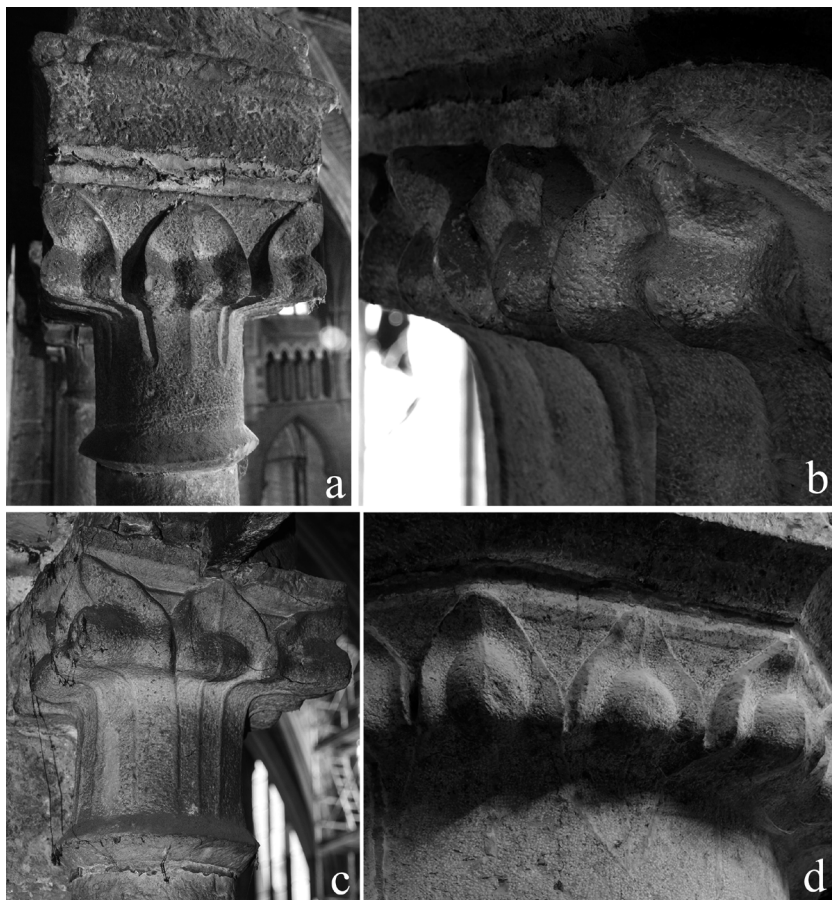


Fig. 9. Modelé des chapiteaux du XIV^e siècle en vallée mosane
 (a. Dinant, Notre-Dame, triforium nord deuxième moitié du XIV^e siècle ;
 b. Liège, Saint-Paul, 1290-1330 ; c. Liège, Saint-Paul, vers 1390-1417 ;
 d. Maastricht, église des dominicains, 1392-1397d) © A. Wilmet

taille brochée, quoique désormais plus abondante, demeurant encore marginale (ratio de 4,6 pour 1)²⁹. Cette évolution, mise en perspective des phases suivantes (cf. *infra*), suggère une datation entre la fin du XIV^e et le début du XV^e siècle³⁰.

Le décor du triforium sud tranche nettement avec celui de son homologue septentrional. D'abord, les chapiteaux sont caractérisés par une proéminence globulaire située à l'intersection entre les limbes qui nie la disposition en corolle de deux rangées de feuillage (fig. 10). Cette formule rencontrera un succès intense

²⁹ Baudry 2016 : 77.

³⁰ Baudry 2016 : 80.



Fig. 10. Dinant, Notre-Dame, chapiteau du triforium sud © A. Wilmet

aux xv^e et xvi^e siècles, particulièrement dans le milieu paroissial, ou la distinction entre les limbes n'est plus visible, donnant à la corolle de feuille un aspect côtelé³¹. Ensuite, l'analyse des techniques de taille révèle un emploi privilégié du ciseau réservé à la taille des bases, fûts de colonnettes et arcatures. L'usage de cette technique à la finition des ornements apparaît à la fin du xiv^e siècle et se systématisé au xv^e siècle³². Enfin, les chapiteaux privilégient une taille de finition brochée, menée au ciseau bédane ou à la broche, caractéristique

de la fin du xiv^e siècle qui se distingue de la taille pointée privilégiée au nord³³.

Notons enfin l'apport de l'analyse métrique à la distinction de ces deux campagnes de construction. Les dimensions des colonnettes du triforium (dont la hauteur fluctue entre 193 et 200 cm) offrent une parfaite illustration de l'homogénéité des dimensions des assises mises en œuvre. Si les dimensions des bases, des tailloirs et des chapiteaux ne fluctuent pas de manière notable dans le triforium nord et le triforium sud³⁴, ce sont les fûts de colonnettes qui témoignent de davantage de variations. En effet, malgré cette apparente régularité, les fûts de colonnettes mises en œuvre du côté nord du triforium sont plus grandes que celles du côté sud. Dans la dernière travée, au nord, les colonnettes témoignent d'un erreur systématique : la commande est homogène avec les autres travées, mais tous les fûts de colonnettes sont rehaussés d'un tambour. Cette travée, la première à être édifiée suite au raccordement avec le chantier du transept, nécessite des adaptations et fait apparaître quelques tâtonnements qui expliquent peut-être le fait qu'il n'y ait que cinq supports alors qu'il y en a six dans toutes les autres travées de la nef³⁵.

³¹ Wilmet 2017a : 219 ; Wilmet 2017b : 48-51 ; Wilmet et Baudry, à paraître.

³² Wilmet 2016 : 19-23 ; Wilmet 2017a : 219-221.

³³ Wilmet 2016 : 14-34 ; Wilmet 2017a : 219-221.

³⁴ Les bases atteignent une hauteur moyenne de 32 à 33 cm, les chapiteaux, celle de 31 à 32 cm, et les tailloirs mesurent en moyenne 11 à 12 cm (Wilmet 2017 : 98).

³⁵ Coïncidence troublante, cette irrégularité se note également à Liège, à la collégiale Saint-Paul, où l'ajout de tambours d'une petite dizaine de cm a été relevé sur les supports des 2^e et 3^e travées, soit dans la phase dendrodattée des années 1328-1330.

L'achèvement des parties hautes de la nef et des tours

La phase suivante de construction de la nef voit l'édification du deuxième étage de la façade occidentale, du clair étage et, probablement, des voûtes du vaisseau principal, ces dernières ayant été intégralement reconstruites dans les années 1480³⁶. Cette campagne de construction se caractérise par un emploi plus égalitaire de la taille pointée à gros éclats et de la taille brochée (rapport de 1,45 pour 1 dans la tour sud, seul espace accessible), avec des ciselures périmétrales comprises entre 3,5 et 4 cm³⁷. Ces indices ancrent l'édification de ces parties au xv^e siècle³⁸, comme le confirme également le modelé des culots du deuxième étage de la tour, ornés de feuilles rubanées grossièrement taillées à la broche³⁹.

Enfin, une dernière phase concerne manifestement le troisième et dernier étage des tours, même si ces espaces ne se laissent que difficilement appréhender. En effet, ceux-ci n'étant pas voûtés, les parements intérieurs ont subis de plein fouet l'incendie des charpentes en août 1914, si bien qu'aujourd'hui, seuls quelques blocs primitifs subsistent. Ces derniers présentent exclusivement une taille brochée ornée d'une ciselure périmétrale de 4 cm, typiques du xv^e siècle. Les parements extérieurs des faces orientales, seules zones n'ayant pas été impactées par le reappareillage drastique du xix^e siècle, ne sont quant à eux ni accessibles, ni lisibles en raison des croûtes noires de pollution les occultant.



*Fig. 11. Parements du contrefort oriental de la tour nord, restaurés à la fin du xv^e siècle
(© A. Baudry)*

³⁶ Baudry et July 2016 : 123-137.

³⁷ Un constat similaire s'opère visuellement sur les parements extérieurs des murs gouttereaux du clair-étage.

³⁸ Baudry 2016 : 77, 80-81.

³⁹ Wilmet 2016 : 16-19 ; Wilmet 2017a : 172 ; Wilmet 2017b : 50.

Notons que si cette dernière phase de chantier peut être datée du xv^e siècle, le sac de 1466 marque inexorablement un *terminus ante quem* pour la dater. En effet, certaines restaurations effectuées sur les tours suite à cet évènement tragique manifestent des techniques différentes du chantier de construction, en outre, une taille exclusivement brochée pourvue d'une large ciselure périmétrale d'au moins 6 cm (fig. 11)⁴⁰. Dans le dernier étage de la tour nord qui plus est, une maçonnerie apparentée à une restauration, composée d'un appareil assisé de moellons grossièrement équarris à la broche, présente des caractéristiques similaires aux murs de soubassement du déambulatoire, restaurés par le maçon Simon de Ciney en 1472⁴¹, un indice supplémentaire pour affirmer que ces espaces étaient effectivement achevés lors du sac.

Enfin, notons qu'au portail sud, un vantail ancien préservé présente des ferrures ornées, selon plusieurs auteurs, du millésime 1445⁴². Si cette donnée était à l'avenir corroborée – notamment par le biais d'une étude dendrochronologique du bois d'œuvre –, peut-être cette date pourrait-elle être sollicitée pour fixer l'achèvement du chantier dinantais – soit la quatrième ou la cinquième phase de construction –, hypothèse séduisante compte tenu de la chronologie relative ici établie.

Pourquoi un chantier si atypique ?

L'étude archéologique du monument révèle une structuration pour le moins atypique du chantier médiéval en strates horizontales (fig. 12). Si les raisons d'une telle organisation demeurent nébuleuses à ce jour, plusieurs hypothèses peuvent dès à présent être avancées pour tenter d'expliquer ce *modus operandi*, certes particulier au premier abord, mais aux avantages toutefois indéniables. Premièrement, un tel processus permet de fixer dès le début de la construction l'emprise des parties occidentales dans la trame urbaine dinantaise, en un lieu par ailleurs hautement névralgique pour la cité. C'est en effet à un jet de pierre de la façade que se rejoignent le pont médiéval, l'enceinte du xiii^e siècle et l'artère principale de la cité – l'actuelle rue Sax –, elle aussi aménagée au xiii^e siècle⁴³. Peut-être l'érection des parties occidentales répond-elle à un besoin des chanoines d'imposer rapidement leur église dans ce nœud urbain structurant, et ainsi signifier tout autant qu'assurer leur espace au sein de la cité⁴⁴. Ensuite, une telle organisation permet manifestement de réaliser des économies au cours du chantier, en procédant à des commandes d'éléments récurrents standardisés ou visant la standardisation (bases, colonnettes, chapiteaux, tambours, arcatures, etc.), grâce notamment à une rationalisation du travail d'extraction et de façonnage⁴⁵. À

⁴⁰ Ces observations ont été effectuées sur le contrefort oriental de la tour nord, manifestement ébranlé par l'incendie des combles du collatéral nord.

⁴¹ Baudry et Joly 2016 : 124-125.

⁴² La première occurrence dans l'historiographie se trouve dans Del Marmol 1888 : 14.

⁴³ Verbeek 2011 : 130-134.

⁴⁴ Genicot 1991 : 21-45. Cette interprétation rejoint celle du réemploi du portail roman (Baudry 2018 : 28-31).

⁴⁵ Pour une première approche de l'optimisation des procédés de façonnage et de mise en œuvre des calcaires de Meuse dans les constructions du bassin mosan, voir Wilmet et Baudry, à paraître.

ce titre, précisons que le chantier des parties orientales avait déjà fait l'objet de difficultés financières conséquentes au cours de la première moitié du XIII^e siècle⁴⁶. Le contexte économique du chapitre dinantais aux XIV^e et XV^e siècles demeure cependant nébuleux. Enfin, signalons qu'une construction en strates horizontales permet un meilleur tassement des massifs de fondation et des élévations⁴⁷. Aux motifs politiques, économiques et techniques peut également se confondre un autre impératif, et non des moindres : préserver, au cours des travaux, la nef romane, pour ainsi assurer les besoins du culte et, peut-être, du pèlerinage, dont les oboles servaient certainement à financer une partie des travaux. Seules des fouilles archéologiques permettront d'apporter un éclairage sur ce dernier point.



Fig. 12. Élan général de la construction sur une travée du mur gouttereau nord. En vert, deuxième quart du xive siècle. En rouge, deuxième moitié du XIV^e siècle. En bleu, xve siècle avant 1466. En jaune, 1480 (© A. Baudry)

⁴⁶ Baudry 2013 : 7-65.

⁴⁷ Nous tenons à remercier Philippe Mignot pour cette remarque.

Conclusions et perspectives

La compréhension du chantier des parties occidentales de la collégiale dinantaise butait traditionnellement sur de nombreux obstacles, parmi lesquels l'absence de sources écrites probantes, de fouilles archéologiques et de charpentes médiévales, mais aussi, par une homogénéité apparente du bâti couplée à la persistance des lignes maîtresses de l'élévation élaborées dans la première moitié du XIII^e siècle, rendant ainsi malaisée toute interprétation basée sur la stricte analyse stylistique du bâti. L'étude croisée du décor sculpté et des maçonneries ordinaires constituait donc la seule méthodologie permettant d'aborder le bâti dans toute sa complexité et ce, malgré les importantes contraintes logistiques évoquées précédemment. Cette méthodologie novatrice, qui s'était déjà révélée pertinente pour l'étude des parties orientales⁴⁸, permet de renouveler la compréhension du chantier médiéval des parties occidentales, qui s'échelonnent non pas en une phase homogène au cours des années 1250-1280, mais bien en plusieurs phases distinctes, étalées entre approximativement 1330 et 1450.

Plusieurs démarches doivent désormais être entreprises pour compléter cette première approche archéologique. Des relevés pierre à pierre de l'élévation sur lesquels seraient enregistrées, pour chaque bloc, les données résultant de leur façonnage et de leur mise en œuvre, comme tel fût le cas pour l'étude des espaces intérieurs des deux tours et du décor du triforium, permettraient de cerner avec précision les différents arrêts de chantier. Un réexamen de la chronologie des voûtes de l'église et de la Chapelle de la Compagnie d'Angleterre à l'aune des nouvelles datations ici proposées pour la nef se révèle par ailleurs une démarche essentielle pour affiner la lecture de ces structures. Des sondages archéologiques dans la nef apporteront quant à eux un éclairage bienvenu sur le devenir de la nef romane durant la construction de la nef gothique. Une étude dendrochronologique du vantail préservé au portail sud mettrait quant à elle à rude épreuve son millésime et l'incidence que ce dernier eut avoir sur la datation des dernières phases de construction. Enfin, une enquête croisant les données historiques et archéologiques se révélerait nécessaire pour tenter d'élucider les raisons ayant poussé les chanoines à rebâtir leur église selon un procédé atypique au cours du deuxième quart du XIV^e siècle.

Bibliographie

- Baudry A. 2013, « La reconstruction de la collégiale Notre-Dame de Dinant après le désastre de 1227 : analyse architecturale des parties orientales (1230-1250) », dans *Bulletin de la Commission Royale des Monuments, Sites et Fouilles*, t. 24, p. 7-65.
- Baudry A. 2015, « Mémoires et déboires de trois architectes-restaurateurs : la restauration de la collégiale Notre-Dame de Dinant par Léopold Schoonejans, Jules Jacques Van Ysendyck et Auguste Van Assche. Chronique d'un chantier de longue haleine (1855-1903) », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles*, t. 26, p. 31-72.
- Baudry A. 2016, « La façade occidentale de la collégiale Notre-Dame de Dinant : montée des marches du bâti médiéval », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles*, t. 27, p. 59-88.

⁴⁸ Baudry 2013 : 7-65.

- Baudry A. 2018, « Le réemploi du portail roman de la collégiale Notre-Dame à Dinant au xiv^e siècle : essai d'interprétation », dans *Archaeologia Mediaevalis 41. Chroniques*, s.l., p. 28-31.
- Baudry A. 2019, « Embellir ou rétablir ? La restauration de la collégiale Notre-Dame de Dinant après la Première Guerre mondiale, ou l'histoire d'un compromis « à la Belge » », dans *Art&Fact. Revue des historiens de l'art, des archéologues et des musicologues de l'Université de Liège*, t. 38, 2019, p. 7-24.
- Baudry A. et Joly E. 2016, « La restauration de la collégiale Notre-Dame à Dinant après le sac de 1466 », dans Saint-Amand P. et Tixhon A. (dir.), « *Ici fut Dinant* ». *Autour du sac de 1466*, p. 123-137 (numéro spécial de la revue *Les échos de Crèvecoeur*, 44).
- Bormans S. 1880, *Cartulaire de la commune de Dinant*, t. 1, Namur.
- Deleau V. 2009, « Les portails de la collégiale de Dinant », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments, Sites, et Fouilles*, t. 21, p. 59-89.
- Didier R. 1993, *La sculpture mosane du XIV^e siècle*, Namur.
- Didier R., 1995, *Le portail polychrome dit « Le Bethléem » à Huy*, Bruxelles.
- Del Marmol F. 1888, *Dinant. Art, histoire et généalogie*, Dinant.
- Doperé F. 2006, « Apport de l'analyse des techniques de taille des pierres dans l'étude des chantiers de châteaux médiévaux mosans. La chronologie de la taille des pierres pour les pierres calcaires. Les chantiers des châteaux de Poilvache, de Vèves et de Spontin » dans *Les Cahiers de l'Urbanisme. Mélanges d'archéologie médiévale. Liber amoricum en hommage à André Matthys*, s.l. p. 60-77.
- Doperé F., avec la collaboration de Lejeune M. et Tourneur F. 2018, *Dater les édifices du Moyen Âge par la pierre taillée*, Bruxelles (Précisions, 4).
- Fisen B. 1642, *Sancta legia Romanae Ecclesiae filia, sive Historia Ecclesiae Leodiensis*, Liège.
- Hayot É. 1950, « La collégiale Notre-Dame à Dinant » dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites*, t. 2, Bruxelles, p. 8-75.
- Schayes A.G.B. 1840, *Mémoire sur l'architecture ogivale en Belgique*, Bruxelles.
- Tichon A. 1904, « Rapports entre les monuments religieux, civils et militaires de Dinant » dans *XVIF Congrès de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique*, s.l., p. 571-580.
- Tricoit M. 2016, « Remarques sur l'évolution de la base de colonne au xiii^e siècle en France du Nord : maturité et disparition du profil attique », dans *Bulletin de la Société des Fouilles Archéologiques et des Monuments Historiques de l'Yonne*, p. 17-25.
- Verbeek M. 2011, « Place Patenier à Dinant : Forum, place du marché, place des Fontaines », dans *Archaeologia Mediaevalis 34. Chroniques*, s.l., p. 130-134.
- Verbeek M., Hardy C., Goemaere É., Doperé F., De Groote E., Stuyck S., Crémer S. et Fraiture P. 2016, « La collégiale Notre-Dame de Dinant à l'époque du sac de 1466 : la chapelle de la Compagnie d'Angleterre », dans Saint-Amand P. et Tixhon A. (dir.), « *Ici fut Dinant* ». *Autour du sac de 1466*, Dinant, p. 139-150 (numéro spécial de la revue *Les Échos de Crèvecoeur*, 44).
- Wilmet A. 2016, « Pour une lecture affinée du chantier gothique en région mosane : étude archéologique de l'ornement sculpté », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments, Sites, et Fouilles*, t. 27, p. 7-58.
- Wilmet A. 2017a, *Le décor sculpté des supports de l'architecture gothique en vallée mosane. Analyse des formes et des techniques pour une approche renouvelée du chantier médiéval*, thèse de doctorat inédite, Université de Namur.
- Wilmet A. 2017b « Le décor sculpté de l'église Saint-Lambert à Bouvignes : de la conception médiévale à la restauration de l'Entre-deux guerres », dans Saint-Amand P. et Tixhon A. (dir.), *L'église Saint-Lambert de Bouvignes 1217-2017. Autour du 800^e anniversaire de sa dédicace*, Dinant, p. 37-59 (numéro spécial de la revue *Les Échos de Crèvecoeur*, 47).

Wilmet A. et Baudry A. 2017, « La nef de la collégiale Notre-Dame à Dinant : déroulement du chantier et nouvelles hypothèses chronologiques », dans *Pré-Actes des Journées d'Archéologie en Wallonie*, Namur, p. 28-30 (Rapports, Archéologie, 7).

Wilmet A. et Baudry A. à paraître, « L'optimisation des procédés de façonnage et de mise en œuvre du calcaire de Meuse aux XV^e et XVI^e siècles », actes du *Troisième congrès francophone d'histoire de la construction* tenu à Nantes en 2017.

Épreuve auteur